

l'âme ; hommes de cabinet, ils ignorent l'action, et l'action est le tout du traitement.

L'éducateur semble avoir plus de droits, mais on peut lui opposer les mêmes raisons qui faisaient écarter le prêtre.

Au médecin seul appartient cette pénible tâche. Il doit, dit Heinroth, avoir été formé à la pratique de toutes les maladies, parce que les troubles de l'âme sont souvent liés à des affections somatiques, et que, dans bien des cas, le seul moyen d'action est encore la médecine corporelle.

Il faut qu'il sorte de la classe des médecins, mais il faut qu'il en sorte pour imprimer à sa vie une direction toute nouvelle. Le médecin doit résumer en lui le prêtre, le philosophe et l'éducateur ; mais la première, la grande éducation qu'il doit entreprendre, c'est la sienne.

Son devoir, c'est de vivre de la vie de la raison ou de la vie de la conscience, car l'une et l'autre sont identiques. Par là, il ouvre à son intelligence des routes qui autrement lui seraient inaccessibles. Dégagé des préjugés, des préoccupations égoïstes, des influences mesquines, il est libre comme l'est seul l'homme de bien.

Alors il saisit dans la grandeur de la sphère qu'il s'est tracée les forces qui régissent l'âme, force elle-même au même titre : il est frappé de la grandeur et de la déchéance du malheureux qu'il soigne, et s'anime à cette lumière de la raison qui éclaire et qui réchauffe. Et quand il a grandi de la sorte en liberté, en dignité morale, il agit déjà sur le malade rien que par la *sainteté* de sa personne.

Sans liberté, pas de volonté possible ; sans volonté pas de création, et ne pas créer quand il s'agit de refaire une intelligence délabrée, c'est ne pas être le médecin de l'âme.

Ces choses, et Heinroth le dit lui-même dans je ne sais quel passage d'un de ses livres, ces choses sembleront ridicules ; mais quand on se représente sérieusement quelle puissance gagne un homme à hausser ainsi sa mission pour embrasser d'un regard l'immensité ; quand on met d'un côté l'esprit qui cherche des

molécules pathologiques et de l'autre celui qui croit avoir le droit de commander à la force première, on sait ce que valent de pareils enseignements. Pour nous, nous croyons de grand cœur à des doctrines qui vous élèvent et vous développent à ce degré.

Ce n'est pas à dire qu'il faille se cloîtrer dans ces vastes conceptions, et laisser tous les moyens d'investigation qui sont entre nos mains. L'observation siège aujourd'hui à l'entrée de toute science ; le médecin idéal tel que le veut Heinroth observera sans relâche, mais il le fera avec indépendance et profondeur.

Observer est le premier élément de la théorie ; c'est sa condition extérieure ; sans observation, pas de conception de l'ensemble ; mais sans conception, nul ne peut observer avec fruit. Tout acte fait en vue d'un but doit y rentrer ; il n'est bon qu'à ce titre ; s'il demeure en dehors de son but, il reste improductif, quelle que soit sa valeur apparente.

Ainsi va l'observation, qui seule, sans guide, est minutieuse, superficielle et n'est plus l'élément de la théorie, parce qu'elle ne se prête pas à la conception et par suite à la généralisation.

Quand l'esprit s'applique aux premières données qu'il a acquises en observant, il se les approprie, il transforme les phénomènes en idées, il les pénètre de la lumière qui le remplit lui-même ou les laisse retomber dans les ténèbres d'un entendement imparfait.

La connaissance qu'il faut au médecin n'est donc pas seulement la notion passive des faits, mais le résultat de sa spontanéité. De là cette loi formulée par Heinroth que le médecin doit développer en lui les puissances de l'intelligence ou, pour mieux dire, les forces de l'âme tout entière. Cependant le but final de toute sa vie, c'est l'action, et la science n'est que le chemin qui mène à la pratique : aussi le médecin ne doit-il jamais délaissier la science pour marcher au hasard.

Un autre écueil aussi dangereux peut-être sera de vouloir traduire immédiatement la science par des actes. La théorie est un organe au moyen duquel on interprète les cas présents ; elle n'est ni l'explication ni l'expression directe des faits.



Le médecin, écrivait Heinroth, qui s'approche du malade dans l'intention de le guérir d'après les règles de l'art qu'il s'est formulées d'avance et qui lui servent de mesure générale, unique, adaptée à toute circonstance, est un ignorant condamné à des efforts éternellement inutiles.

On conçoit comment, avec ces croyances qui sont vraies, il s'attacha de préférence aux généralités les plus hautes, et comment aussi, en passant outre à ces grands principes, on brise le fil qui seul nous guide dans les applications de la doctrine.

Un auteur compatriote d'Heinroth s'étonnait de la puissante énergie que déployait au lit du malade son maître, qui lui semblait condamné au repos d'un fatalisme mystique. S'il eût voulu pénétrer plus avant, il aurait sans doute compris qu'Heinroth, quand il était habile et hardi, n'était que conséquent. Cependant, tout en donnant le pas aux principes qui dirigent le médecin et président à ses convictions comme à sa pratique, Heinroth a consigné dans ses ouvrages un grand nombre d'indications spéciales qui forment, à son point de vue, une sorte de technique médicale.

Ces considérations offrent assez d'intérêt pour que nous les indiquions ici comme un complément nécessaire de notre analyse.

L'homme étant conduit à l'aliénation par la succession des phénomènes que nous avons précédemment indiqués, la prophylaxie consisterait à l'arracher à ces causes de maladie ; le traitement se composera de l'ensemble des moyens par lesquels on peut replacer le malade dans ses conditions normales.

Pour Heinroth, qui considère toujours la médecine corporelle comme un simple adjuvant de la médecine morale, la théorie doit se concentrer sur cette dernière. Mais quelles doivent être les limites de la médication ? Sous quelle forme doit-elle agir dans les divers cas qui se présentent ?

Disciple de Stahl sur beaucoup de points, Heinroth l'est encore en prêtant à la nature une puissance médicatrice sur laquelle l'art doit se guider. Il est des cas où il faut agir, il en est d'autres

où il vaut mieux demeurer simple spectateur, attendant le moment de l'action.

Si le médecin croit son intervention efficace, et elle peut l'être le plus souvent quand elle est appropriée à l'affection, deux méthodes se présentent à lui : agir directement, sans intermédiaires, sans moyens détournés, c'est là le plus haut degré de la thérapeutique ; agir indirectement, et dans ce cas il est urgent de tenir compte de toutes les circonstances.

La méthode indirecte est celle qui prend place immédiatement après l'expectation.

Dès que le médecin croit avoir suffisamment observé, il quitte l'observation, forme provisoire et négative, pour entrer dans la voie du traitement indirect, s'il ne lui est pas permis de mettre de côté tout moyen détourné d'action : cette méthode se compose de deux temps principaux.

D'abord combattre l'excitation ou la dépression pour la ramener à sa juste limite.

Si c'est l'imagination qui souffre, qui s'abandonne à de folles rêveries ou à des écarts de tout genre, les excitations des sens peuvent la rappeler à elle-même. L'imagination, en effet, emprunte au monde qui l'entoure tous ses aliments, elle transforme en produits nouveaux des éléments sans lesquels elle cesserait d'exister.

Les révulsions vives sont les plus profitables. Quand le raisonnement est perverti, les impressions sensibles sont d'un faible secours ; la raison doit combattre la raison, mais sans arguments directs, sans syllogismes qui aigrissent le malade : la finesse, le tact, l'à-propos peuvent seuls compter des succès ; et à cette occasion, Heinroth fait appel à l'esprit fécond en ressources des médecins français.

Lorsque la sensibilité est déprimée, le traitement devient plus difficile. *Le réveil* peut se faire par la joie ou par la douleur ; malheureusement la joie est d'ordinaire au-dessus de nos moyens ; reste la douleur. Heinroth, comme Ideler, ne recule devant aucune exigence pour relever la sensibilité chez les déments et les



mélancoliques. Il était d'ailleurs sévère, dur au besoin, dans sa pratique, et, maître de lui-même, comme un philosophe qui croit sa liberté pleine une nécessité morale et scientifique, il se commandait, suivant les circonstances, une nature dont il ne déviait pas.

Le deuxième temps, qu'il a désigné sous le nom de traitement formel, consiste dans l'emploi des substitutions de facultés.

Quelques mots feront comprendre le véritable sens de cette proposition.

L'esprit troublé ne l'est pas également dans toute son économie. D'abord, en procédant du général au particulier, on voit qu'une des trois grandes forces, intelligence, sensibilité, volonté, peut être atteinte plus expressément dans sa manifestation. Les autres ne demeurent pas étrangères et inattaquées, mais leur altération n'est que secondaire. En outre, dans la grande classe où les premiers désordres se sont établis, des facultés spéciales sont frappées par la folie, leur activité s'exagère, et, pour guérir le malade, il faut les remplacer par d'autres éléments qui se substituent en leur lieu et place.

Cette substitution est pour Heinroth le second moment de la thérapeutique mentale. Nous regrettons qu'il ne soit entré nulle part dans de suffisants détails à ce sujet; il donne des conseils et ne pose pas des règles. Nous retrouverons chez d'autres psychologues allemands le même défaut, et il est grave, car toute loi possible du traitement de la folie nous semble devoir être cherchée dans les principes qui président à cet échange de forces actives.

Persuadé comme nous le sommes de l'importance d'une théorie bien faite à ce sujet, nous croyons que l'on ne saurait trop s'élever contre la déférence des médecins pour les doctrines psychologiques toutes faites. C'est au médecin à faire son système, parce qu'il a besoin de l'établir pour lui-même et ne peut se contenter des opinions émises par des hommes étrangers à la science.

Le troisième temps enfin du traitement indirect peut prendre le nom de traitement individuel.

Le cadre se rétrécit ici de plus en plus, les idées acquièrent une précision apparente; mais, à mesure qu'elles se resserrent, elles perdent de leur véritable utilité pratique, et se soustraient à l'analyse.

Toutes les règles résident dans un certain nombre de points à bien étudier, il s'agit de mesurer l'influence de toutes les circonstances, du milieu, des événements contemporains, de l'éducation. Malheureusement les cas individuels sont impossibles à prévoir dans leur forme spéciale, et toute tentative de systématisation qui porterait sur elle est un effort perdu. Heinroth avait à un trop haut degré l'esprit scientifique pour se perdre dans ces détails, qui cependant composent, pour tant de médecins habiles, la science de l'aliénation.

La méthode indirecte doit donc parcourir tous ces degrés; elle constitue pour la plupart des auteurs la thérapeutique entière de la folie; elle n'en est pour Heinroth que la partie secondaire.

Au-dessus s'élève le traitement direct de l'âme, seule puissance digne de la lutte que le médecin doit soutenir.

Deux mots suffisent pour en résumer les conditions et l'énergie: la foi et la volonté. Par la foi, le médecin acquiert une force inébranlable.

Par la volonté, il devient actif et travailleur. La foi n'est qu'une force virtuelle, qui passe à l'acte par le vouloir.

Toute la médecine est dans ces deux termes; si bien qu'après avoir exposé les formes diverses du traitement, nous voici revenus à notre point de départ: le médecin.

Le médecin est donc par soi et en soi le véritable agent, Heinroth va jusqu'à dire le seul; « car la volonté domine et gouverne par sa seule présence, et une âme saine est aussi bien capable de guérir au contact une âme pervertie qu'un esprit dépravé est susceptible d'en gâter un autre. » Heinroth semble s'être attaché à développer cette idée d'un livre fameux: Commencez par bien établir la paix dans vous-même, vous pourrez ensuite la procurer aux autres (*Imit. de J. C.*).

Nous espérons qu'en lisant cette exposition de la théorie



d'Heinroth, dégagée, comme nous avons voulu qu'elle le fût, de nos opinions personnelles, on se fera une juste idée d'un système au sujet duquel tant d'idées fausses ont eu cours.

Nous nous sommes abstenu de toute observation, quoique les doctrines qui font l'objet de ce travail rentrent dans une direction d'idées vers laquelle se portent également nos efforts et nos sympathies.

Une œuvre dogmatique se prête à des appréciations étendues, détaillées, motivées surtout; une analyse, si longue qu'elle puisse être, exige pour première condition de sa netteté d'être entièrement libre de toute réflexion étrangère.

(*Annales médico-psychologiques*, 1844).

## ÉCOLE PSYCHIQUE ALLEMANDE.

LANGERMANN ET IDELER.

Nous avons essayé, en exposant le système de Heinroth, de montrer à quels résultats pouvait conduire l'étude philosophique de l'aliénation considérée comme une altération malade de la moralité. Je me propose aujourd'hui d'apprécier, avec Langermann et Ideler, l'intervention de la psychologie proprement dite dans la théorie et le traitement de la folie.

Les principes sur lesquels repose l'observation de l'esprit humain sont peu élevés; ils se rapprochent des conditions habituelles de l'observation médicale. Aussi, parmi les médecins d'aliénés, en trouve-t-on un certain nombre qui reconnaissent volontiers l'utilité des notions psychologiques dans l'étude de l'aliénation mentale; la plupart, au contraire, repoussent comme sans application les données métaphysiques de la nature de celles sur lesquelles s'appuie Heinroth.

Sans partager, bien s'en faut, une semblable manière de voir, je me conformerai cependant aux opinions reçues, et j'entrerai ici dans des détails que nous avons laissés de côté jusqu'à présent, pour ne présenter qu'un aperçu plus général.

Ideler est, en Allemagne, un des représentants les plus distingués de l'école dont je viens d'indiquer la tendance. Pour lui, toute connaissance approfondie des aliénés doit avoir son point de départ dans la notion des phénomènes psychiques à l'état normal. L'anatomie, la physiologie, ne sont que des accessoires dont la valeur se montre plus ou moins clairement dans les cas particu-